

## Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



### Écrivains et peintres animaliers

Martine L. Jacquot, *Des oiseaux dans la tête*, Brossard, Humanitas, 1998, 104 p.

Colette Larose, *Es-tu là?*, Hull, Vents d'Ouest, 1998, 126 p.

Georges Raby, *Une baleine dans mon lit et autres histoires impossibles*, Montréal, Planète rebelle / Éditions du Bouc, 1998, 108 p.

Claudine Potvin

---

Numéro 94, été 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37617ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Potvin, C. (1999). Compte rendu de [Écrivains et peintres animaliers / Martine L. Jacquot, *Des oiseaux dans la tête*, Brossard, Humanitas, 1998, 104 p. / Colette Larose, *Es-tu là?*, Hull, Vents d'Ouest, 1998, 126 p. / Georges Raby, *Une baleine dans mon lit et autres histoires impossibles*, Montréal, Planète rebelle / Éditions du Bouc, 1998, 108 p.] *Lettres québécoises*, (94), 33–34.

---

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

The logo for Érudit, featuring the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Martine L. Jacquot, *Des oiseaux dans la tête*, Brossard, Humanitas, 1998, 104 p., 16,95 \$.  
Colette Larose, *Es-tu là ?*, Hull, Vents d'Ouest, 1998, 126 p., 15,95 \$.  
Georges Raby, *Une baleine dans mon lit et autres histoires impossibles*, Montréal, Planète rebelle/Éditions du Bouc, 1998, 108 p., 19,95 \$.



# Écrivains et peintres animaliers

Des baleines, des poissons, des oiseaux, des écureuils et de quelques sentiments impossibles : le bestiaire humain.

NOUVELLE  
Claudine Potvin

**D**ES OISEAUX DANS LA TÊTE suggère le chant d'un ailleurs à peine ébauché, mais susceptible d'éveiller des échos d'un monde qui parle de liberté et de fuite. Les oiseaux de Martine L. Jacquot, « des rossignols de nuit d'été, des mésanges d'hiver d'ouate, des merles moqueurs et des paons de paradis » (« Lettre inédite », p. 47), ne représentent au fond que l'envers de la quête de la protagoniste piégée entre le souvenir et le présent. Douze nouvelles qui mettent en scène un même personnage de femme inquiète, désespérément désireuse d'amorcer une rencontre libératrice : rencontre avec le passé, l'histoire, le temps, l'autre, la mort, la création, la vie, l'amour.

## Les temps changent

Jacquot construit nombre de ses récits sur la nostalgie, que ce soit à travers le personnage de Tiffany qui effectue des recherches sur les Indiens Salado et Hohokam, « un peuple évanoui, éteint comme les étoiles à l'aube » (« L'Été des Indiens », p. 12), ou par l'évocation d'un cimetière qui en ramène un autre ainsi et le souvenir d'un ancien amant. Pour Tiffany, les archives permettent de concrétiser le rêve de « transcrire en mots la signification » des symboles, des gestes, des rêves et des croyances d'une civilisation disparue et de reconstituer l'histoire « de [leur] âge d'or, de [leur] été, de [leur] existence volatilisée » (p. 12-13). Dans « Pique-nique dans un cimetière », les documents historiques et les photos du lieu qui affirme que « [l]e berceau de l'Acadie brûlait, agonisait » débouchent sur une vision filmique des événements.

Dans la pensée d'Alexa, la cinéaste, il s'agit de « trouver les mots, [de] créer les images, pour que le fil de l'histoire se tienne enfin » (p. 20). Visions utopiques de la narratrice qui croit remettre les choses en place. À sa manière, « Le gardien du mensonge », histoire dans laquelle une écrivaine s'acharne à redonner la juste version des faits et à subvertir l'imposture des historiens et des politiciens, redouble cet effet. Il manque sans doute à ces récits une écriture de l'ambiguïté qui mettrait en doute ce discours prétendument véridique qui affirme retrouver tous ces âges d'or envolés. Tout est trop limpide. C'est un peu comme si on nous donnait des réponses au lieu de jouer sur l'ambivalence et la contradiction de l'histoire et des mots.

Si les narratrices de ces récits sont constamment en voyage d'études et bien souvent « en mal de romantisme », c'est bien à la rencontre d'elles-mêmes que la nostalgie les mène mais « comme des oiseaux migrateurs en partance pour une île mystérieuse » (« Carte postale », p. 28-29) encore une fois. Par ailleurs, les parcours de ces femmes

accentuent le manque de communication et le fait que plus rien ne semble comme avant : on n'écrit plus de lettres sur du beau papier parfumé (« Lettre inédite »), les échanges amoureux sont menacés (« Le message »), le mari devient un « homme-écran », on a peur de perdre la vie idéale, peur de ne pouvoir retrouver un avant idyllique (« L'impossible retour »). Bref, l'écriture de Martine L. Jacquot tend à enfermer ses personnages dans un scénario qui les limite et les empêche de bouger. Par contre, sur le plan littéraire, la thématique historique offre des avenues discursives dynamiques.

## Misère et folie

Ce premier recueil de Colette Larose évoque d'un côté la dure réalité quotidienne, un univers d'agression, de violence, de peur et de colère, et, de l'autre, la fragilité des relations humaines. On reconnaît bien dans ces brèves nouvelles le milieu du travail social auquel l'auteure appartient. Victimes d'une société pragmatique et calculatrice, les personnages de *Es-tu là ?*, désœuvrés, démunis, aux prises avec la folie, tentent néanmoins de transformer l'espace qui les emprisonne.

Colette Larose offre donc une peinture douloureuse du réel et de la difficulté de vivre. Sa manière réaliste, la sobriété de sa phrase et l'honnêteté accrochent le lecteur dès le départ. L'auteure contrôle ses histoires, résiste certes à la tentation du mélodrame. L'hôpital psychiatrique, la cour/loi, la prison, mentale ou autre, le corps-forteresse, la famille, la déficience, la haine, l'inceste, le suicide, le coup, la torture, autant de lieux, autant de langages qui débouchent sur l'impossibilité, l'incohérence, la folie. La peur marque ces existences, une peur qui, comme dans « La voix qui tue », « s'est mise à gonfler jusqu'à prendre tellement de place que nos poitrines s'en sont trouvées opprimées » (p. 43); peur de l'agression et du meurtre, peur « qu'ils pénètrent dans mon intimité et qu'ils violent mes objets familiers », peur « de ne pas tenir le coup, de [s']abandonner quelque part » (« La reine contre... », p. 48). Les êtres marginaux de Colette Larose, soi-disant ordinaires, témoignent du précaire équilibre entre la démence et la raison.

C'est dans des nouvelles comme « La mort de l'écureuil », « Petit petit loup » et dans le dernier récit, « Enlève juste le haut », que se résorbe en partie le constat de défaite, de peur et d'angoisse qui semble écraser l'individu dans la collection de Larose. Malgré le désespoir, la tristesse et l'inquiétude contenues dans le destin des personnages se voient



Martine L.  
Jacquot



recupérées en partie par la tendresse d'un père et d'un fils dans l'histoire du meurtre d'un écureuil, l'affection d'une sœur qui ne peut laisser son « petit loup » mourir, la douceur présente dans le portrait d'une adolescente peinte par un vieillard. Dans ce dernier exemple, la narratrice souligne que

*[d]u bout de ses vieux doigts tachés de peinture, il dessine avec délicatesse une ligne, entre l'épaule et le mamelon, du côté gauche d'abord, droit ensuite. Rien de plus. [...] Il est heureux. Je suis libre. Le vent se glisse entre ma robe et ma peau. (« Enlève juste le haut », p. 117).*

La survie de l'humanité dans une toile peut-être...

## Clochards et compagnie

Bien que les personnages d'*Une baleine dans mon lit et autres histoires impossibles* de Georges Raby appartiennent également à la foire urbaine et au désœuvrement, ce n'est pas sur le mode de la compassion ni même de l'observation que l'auteur décrit leur univers. C'est plutôt avec cynisme, quelquefois avec un peu d'ironie, confondus occasionnellement avec le fantastique que Raby raconte des histoires plus déroutantes et dérangeantes qu'impossibles.

Le recueil se divise en deux parties : « Une baleine dans mon lit » ; composée de huit nouvelles proprement dites, et « Passages à l'errance », où sont réunis six très brefs textes, sortes de clichés anecdotiques. Ce deuxième volet porte sur un moment dans la vie d'êtres démunis, sans-abri, clochards, mendiants, misérables et égarés. Les textes m'y semblent nettement mieux réussis que dans la première partie. La forme condensée du récit sert le propos : exposer la précarité de

l'existence de ces êtres marginaux fatalement condamnés à des formes de misère mentale et physique.

Par contre, les longues nouvelles passent mal. Situait ses personnages à la frontière du bien et du mal ou entre le réel/présent et le fictif/futuriste, Raby n'arrive pas à recréer une conjoncture narrative soutenue. Il faut dire que sa thématique choque quelque peu et qu'il n'est pas donné à tous les lecteurs d'apprécier. Je songe par exemple à la brutalité de certaines scènes (la lutte érotico-dramatique entre un handicapé et une prostituée aussi gigantesque qu'une baleine dans « Une baleine dans mon lit »), le sadisme complaisant (la vengeance, la démesure pour atteindre la pseudo-essence de l'être dans « Un contrat de volupté »), la crudité de quelques images (la vomissure, l'hallucination dans « La pizza acide »). L'image d'une femme nue tatouée au creux du bras d'un type qui se drogue condense le malaise d'une culture du rejet et de l'abus :

*Les jambes de la femme étaient entrouvertes, et son sexe offrait une blessure mauve et rougeâtre. C'était l'endroit où s'enfonçait l'aiguille chaque fois qu'il se piquait. [...] Il y avait quelque chose de pervers et d'attirant à la fois de savoir que le sexe d'une femme tatouée était utilisé chaque jour pour guider l'aiguille. (« La pizza acide », p. 23).*

Au fond, Raby brosse un tableau sommaire de ce malaise, en rajoute, mais ne réussit pas à y mettre de l'émotion. Les textes de Georges Raby souffrent en ce sens d'une certaine sécheresse et les personnages me semblent unidimensionnels.



Georges Raby

## VOTRE PLAISIR DE LIRE : NOTRE PLAISIR D'ÉDITER !

Anne-Michèle Lévesque

Après la mort de son mari, Elisabeth cherche un moyen de se débarrasser de Giuletta, sa belle-mère envahissante, avec l'aide de son amie et locataire.

Les tentatives pour supprimer la mamma donneront lieu à divers incidents, parfois tragiques, le plus souvent cocasses.

*Meurtres à la sauce tomate* est une comédie policière menée avec humour et brio.

144 pages

15.95 \$

Anne-Michèle Lévesque partage son temps entre le secrétariat juridique et l'écriture. *Meurtres à la sauce tomate* est son sixième ouvrage.



Charlotte Gingras

Charlotte Gingras  
*Les sorts*

Au cœur de chaque récit, une femme. Qu'elle apparaisse sous les traits d'une enfant, d'une vieille dame, d'un fantôme, qu'elle transperce une main, pratique le tai chi ou rêve des rêves assassins, elle tremble d'un même manque, d'une même violence. Elle trébuche, cette femme, elle se désespère. Elle recommence ailleurs, dans une autre histoire, dans la peau d'une autre, sa quête.

148 pages

15.95 \$

Charlotte Gingras, résidente de Montréal, a publié plusieurs romans pour la jeunesse. *Les Sorts* est sa première œuvre pour adultes.

